

GOULVEN PENNAOD
BERNARD GESTIN
THIERRY GWIGOUREL
YANN-BER TILLENON



MAITRISER LE TEMPS
NOUVEAU FRONT
LA PERTE D'AME
LE DECLIN (SUITE)



DRE'N ERER

HA'N AEROUANT

KELC'H MAKSEN WLEDIG



DIASPAD culture celtique 15, rue de la Gaîté -75014- PARIS.

CPPAP 65307 4e livraison 1984

Secrétaire de rédaction **Directeur de publication** **Rédacteur en chef** **Secrétaire administratif**
Marine LETTY Yann-Ber TILLENON Goulven PENNAOD Yvon BRIAND

DIFFUSION : PIERRE LE MEUT-ABOER, BP. 653 -29194- QUIMPER cedex

Yann-Ber Tilenon au cercle culturel Maksén Wledig : la tradition celtique

Lors d'une conférence aux membres du cercle Maken Wledig, Yann-Ber Tilenon, président-fondateur du cercle, a précisé ce que représentait la tradition celtique pour l'association.

La tradition celtique est le trait culturel spécifique du peuple breton. Elle est particulièrement chargée de valeurs. Elle est toujours concernée par sélection culturelle. Elle est constamment adaptée et intemporelle.

Notre tradition celtique est nécessaire à notre communauté pour se définir et se donner une conscience historique.

Pour le cercle Maken Wledig, la tradition celtique est un perpétuel recours : elle ne s'oppose pas au futur ou au moderne : elle le fonde. La modernité fait partie de nos traditions. Dans notre conception de l'histoire, les objectifs, les buts, les finalités, les visées d'avenir sont des mises en perspective de la tradition celtique. Elle touche aussi bien les attitudes mentales (vue du monde communautaire, particularisme, mythe impérial) que les rites (fête de la St-Jean, noëls, etc) qui doivent demeurer immuables afin que la dynamique de l'appel du futur soit contrebalancée par un enracinement. Aujourd'hui, la tradition celtique, comme les autres traditions d'Europe et du monde entier, sont soit détruites (décolonisation, américanisme, cosmopolitisme), soit neutralisées par la muséification dans le folklore pour touristes. Les traditions doivent être régénérées ou « réinventées », même après une période d'interruption, pour ressusciter les communautés organiques.

L'un des objectifs majeurs du celtisme est de réactiver notre tradition qui ne fait pas partie de l'enseignement de l'occident universaliste et progressiste. Cette liberté vis-à-vis de ses propres traditions est tout à l'inverse d'une vision déterministe de l'histoire.

Nous pourrions choisir certains traits particuliers de notre tradition celtique parmi d'autres, car, comme l'avenir, le passé est ouvert. En ce sens, le cercle culturel Maken Wledig n'est pas traditionaliste. Autre particularité : le choix d'une communauté traditionnelle n'a rien à voir avec du passéisme. Une « communauté traditionnelle » échappe au présentisme contemporain de la consommation, de l'immédiateté. Tournée vers la modernité, la communauté respecte ses traditions et les rassemble en mémoire vivante et collective. Un peuple sans mémoire est un peuple sans âme, un peuple sans avenir, un peuple mort.

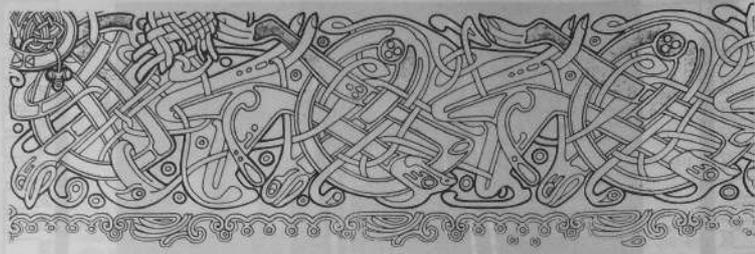
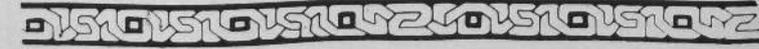
Ainsi Yann-Ber Tilenon rappelle que le cercle Maken Wledig, en accord avec le mythe fondateur de la Bretagne continentale, s'oppose à la disparition de l'Europe dans un vaste système planétaire. L'Europe est le continent qui porte notre peuple et les traditions de nos communautés relativement homogènes. Elle est l'espace de notre enracinement et l'entité culturelle dont nous devons faire un sujet d'histoire et de culture à partir de nos traditions communes. (1)

Louis DOLL
(1) Voir Diaspad n° 3, « Ab Imperio de Riez ».

(La Bretagne à Paris, 14.09.84)

DIASPAD est une revue exclusivement culturelle qui respecte la liberté créative de tous ceux, écrivains, littérateurs, artistes, qui y participent. Les textes publiés le sont sous l'entière responsabilité de leurs auteurs. Ce principe sera constamment respecté, en particulier pour ce qui concerne l'orthographe du breton.

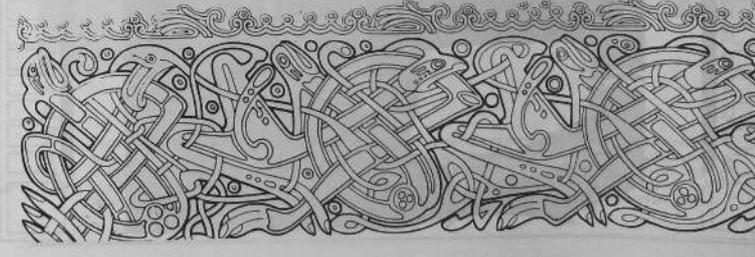
DIASPAD - culture celtique - revue culturelle trimestrielle, 15, rue de la Gaîté -75014- PARIS. La reproduction des textes publiés est strictement interdite, sauf autorisation particulière ou accord spécial. Maquette : Y.B. Tilenon. Abonnement pour 4 numéros 80F



Cabet (ci-dessus) voit en Jésus le prince des communistes dont le message est porteur de valeurs morales et d'un modèle d'organisation sociale. Pour Leroux (ci-contre), Jésus est le plus grand des économistes et sa doctrine la seule science véritable.



Victor Considérant (à droite) voit dans l'évangile du « camarade charpentier » le code de la démocratie. Pour ces hommes, toute avancée sociale est à la fois un « progrès de l'humanité, mais aussi, et c'est tout un symbole, un retour en arrière, vers l'église primitive.



Les droits de l'homme
contre le droit des peuples
L'idéologie universaliste
prévalant par le christianisme
occidental tendant
à dévaloriser les sociétés
multimillénaires et
à disqualifier, en les rejetant
du côté de la « barbarie »,
une multitude de rites sociaux
millénaires.

un noir de Nauru,
un jeune Sénégalais,
dans ses plus beaux atours,
participe à une
danse initiatrice.



MAITRISER LE TEMPS ?

Goulven PENNAOD

La finalité, avouée ou non, de tout groupe politique, depuis le parti d'audience nationale ou internationale jusqu'au plus infime « groupe de pensées » est de s'emparer du pouvoir à échéance plus ou moins lointaine, c'est-à-dire *devenir dominant sur un espace donné*. Pour ceux qui se veulent « révolutionnaires », s'ajoute le plus souvent la volonté de changer le matériel humain, créer un « homme nouveau » et, supposant résolue la conquête de l'espace politique, en contrôler la temporalité qui lui est associée.

Ce n'est pas un hasard si le christianisme a superposé au calendrier julien son rythme propre des semaines, vieille notion sémitique occidentale, justifiée après coup par la création biblique de l'ordre du cosmos en sept jours : ides, nones et calendes ont disparu, comme les trois décades athéniennes, pour faire place à ce qui, théoriquement, devait être la représentation des « quartiers » de la lune. Cette notion de quartiers nous est familière, au point qu'on s' imagine guère qu'on puisse scinder autrement la manifestation de la révolution de la lune autour de la terre autrement qu'en fonction de son éclairage solaire.



Calendrier gallois
découvert en 1897, à Coligny



Pourtant, dans notre langage quotidien, il demeure quelques expressions fossilisées auxquelles nous ne prenons pas garde et qui témoignent d'une autre conception. En français, nous utilisons couramment comme fraction de temps la *quinzaine*, de même, les Gallois parlent de *pythefnos* (litt. « quinze-nuits ») : rien dans les calendriers grecs, romains, juifs qui y corresponde et les langues romanes en dehors du gallo-roman ne connaissent pas cette division qui demeurerait assez

énigmatique si la plus longue des inscriptions gauloises qui nous ont été conservées, la table calendaire de bronze de Coligny (Ain), ne nous indiquait que chaque mois, chez les Celtes, était divisé en deux moitiés: le français, comme le gallois, maintiennent donc un précieux fossile de l'ancienne civilisation celtique.

Il n'est pas question, dans le cadre de cet article, de décrire le système calendaire de Coligny, établi par des druides particulièrement vicieux et soucieux de résoudre dans les conditions les meilleures l'impossible adéquation de la «marche du soleil» (en gallois *sonnocingos*) et du mois (en gallois *mîd*, breton *miz*, gallois *mis*) lunaire. Pour un survol rapide du problème, on se reportera à *Nouvelle Ecole* No 17, pp. 48-59 (1972).

Comme tous les calendriers, celui des Celtes était fondé sur trois unités de base de mesure du temps: la rotation de la terre, c'est-à-dire le *jour* (en gallois *latlion*) et *d(i)os*, vieil-irlandais *laithe*, breton *deiz*), la révolution de la lune, soit le *mois* et la révolution de la terre, l'*année*. On constatera tout d'abord que chacune de ces unités se partage en deux: parties diurne et nocturne du jour, pleine et nouvelle lunes, semestre clair et semestre sombre de l'année; c'est à cette partition binaire qui est scrupuleusement conservée par les anciens Celtes qui, contrairement à une légende tenace, savaient diviser par deux aussi bien que par trois, même si la «triade» joue chez eux un rôle important.

La vie sociale impose d'emblée le jour comme unité; les besoins de l'agriculture, comme les exigences de la conduite de la guerre, conditionnent l'année, mais il fallait bien une unité intermédiaire et l'alternance des nuits claires et obscures, la présence et l'absence du disque lunaire furent ce moyen terme: même les maniaques du système métrique décimal, qui tentèrent le décadisme, n'osèrent pas créer des *hectodis ni des *kilodis (non plus que des «déci- et *centidis» !

Reste un problème à résoudre: la lunaison moyenne est de 29,530 d environ et l'année solaire tropique de 365, 242 d environ (je fais grâce au lecteur des décimales suivantes). Problème: comme au bon vieux temps de l'école primaire modèle Jules Ferry, calculez le plus petit commun multiple... Hélas, il n'en est point et toute l'ingéniosité des savants - c'est-à-dire, très souvent, dans l'antiquité, des prêtres - fut employée à découvrir l'approximation la moins mauvaise à force de retouches successives et de coups de pouce.

Médiation entre le monde céleste et le monde souterrain. Apollon Belenus permet aux Dioscures d'entrer en communication avec Smertrius.



Les guerriers morts offrent un sanglier à Teutates, qui les juge. L'un sera dévoré par le chien, l'autre transporté au ciel par un cheval ailé.



Les anciens druides mirent ainsi en œuvre un système calendaire cohérent dont la précision est égale ou supérieure à notre calendrier grégorien actuel et qui, en outre, tient compte des phases de la lune: la pleine lune tombait entre les jours 7-9 de la première quinzaine du mois, la nouvelle lune entre les jours 7-9 de la seconde (appelée en Gaule *atenouxtion*), dont la traduction la moins mauvaise est, peut-être, «obscurité à nouveau». Que n'adopte-t-on donc pas un si beau système? Oui-da, mais il en faut payer le prix: un cycle de cinq ans avec deux mois intercalaires, tous les trente mois ordinaires et un siècle (au sens fondamental du mot: durée d'une génération, celtique ancien **saitlon*, breton *hoal*) de trente ans, où on supprime un de ces mois supplémentaires. On s'aperçoit que l'exactitude est ennemie de la simplicité.

Si nous regardons notre calendrier des Postes, nous voyons, en face de chaque jour une mention

comme «19 mai: saint Yves». Il y avait quelque chose de ce genre dans le calendrier celtique antique: la «fête» d'un jour, c'est-à-dire sa notation usuelle (p.ex. *d mai* «jour bon») pouvait être transférée au mois voisin et réciproquement, un peu comme si on lisait, à la date du 19/06 «saint Yves de mai» et à celle du 19/05 «saint Roumald de juin». D'autre part, l'interaction d'un mois troublait la marche du festiaire, c'est pourquoi, dans les douze mois suivant un intercalaire, six jours de chaque mois (autour des pleine et nouvelle lunes) voyaient leurs fêtes rétrogradées au mois précédent et la même chose se produisait pour d'autres festivités appelées *huos* dont nous ignorons la signification.

Enfin, à chacun des trente jours des mois intercalaires était prêtée la notation d'un jour, dans l'ordre, des trente mois le précédant et ce prêt lui-même se trouvait commémoré rituellement après un an, et, pour certains, encore un an plus tard.

On se trouve donc ici en présence d'un système très complexe et très élaboré, preuve, s'il en était encore besoin, de la grande qualification astronomique dont César crédite les anciens druides.

«En restaurant mon calendrier, j'ai repris possession de moi-même» fait dire Michel Tournier à son Robinson (*Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Folio, p. 60). En commençant cet article, je parlais de la vocation politique à dominer l'espace et aussi à contrôler le temps. C'est ce qu'avaient compris les révolutionnaires bourgeois français en instaurant le calendrier républicain pour rompre avec la tradition judéo-chrétienne. Ils le firent avec une assez grande naïveté, exprimant, sans peut-être toujours en être parfaitement conscients, leur idéologie naturaliste et égalitaire; le bon sauvage de Rousseau se retrouve derrière la terminologie... Il fallait briser la tradition multiséculaire, œuvre de *culture* et proclamer le nouveau règne de la *nature*. Plus près de nous, on vit dater de «l'ère fasciste», sans rien changer d'autre néanmoins, et j'en connais qui disent que nous sommes aujourd'hui en l'an 51, allez savoir pourquoi! On aurait tort néanmoins de sourire et de considérer tout cela comme futilité, enfantillage ou naïveté. La vie de l'homme et le rythme de son temps sont solidaires et cela est si vrai que, lorsque pour des raisons d'économie d'énergie on fait chaque année commencer le travail à huit heures au lieu de neuf heures, nous ne l'acceptons qu'à condition que «huit heures solaires» s'appellent alors «neuf heures légales»... Se créer son propre rythme calendaire, marteler sa vie selon d'autres normes, c'est affirmer ses propres libertés, se séparer du troupeau, faire de soi un homme nouveau.



Dans les récits de mythologie celtique recueillis par Olier Mordelet, l'essence de la vie et son but se situent dans un perpétuel déplacement de soi en direction du divin.

Célestin Lainé, 1936. Simple spectateur au Gorseid des Bardes à Roscoff, Lainé confie son projet d'armée bretonne à l'envoyé spécial de «Breiz Atao».

Morvan Marchal, co-fondateur de «Breiz Atao», inventeur du drapeau breton à bandes noires et blanches (ici, à gauche, au congrès de Rospenden de 1927, serrant la main de P. Schall, délégué du parti autonomiste d'Alsace-Lorraine).

Lorsque, voici près de cinquante ans, un groupe de jeunes Bretons tournèrent leurs regards vers les «dieux oubliés des hommes» - comme l'écrivait l'un d'eux, Morvan Marchal, fondateur de *Breiz Atao* -, un de leurs tout premiers soucis fut d'établir un calendrier rituel. Après quelques tâtonnements, ils choisirent de se fonder sur les données de cette table de bronze gauloise de Coligny. Encore fallait-il la comprendre, en restituer le contenu; nous ne possédons, en effet, que les 3/5 de l'inscription, brisée volontairement (par les chrétiens de Martin de Tours, peut-être, comme le suggéra Olier Mordelet) en plus de cent cinquante fragments. C'est ainsi que le souci

«religieux» fut finalement bénéfique pour la celtologie scientifique, puisqu'il amena Célestin Lainé à publier dans la très austère *Zeitschrift für keltische Philologie*, en 1943, une des études les plus pénétrantes du Calendrier de Coligny. Il fallut attendre cependant ces vingt dernières années pour que le Professeur P.-M. Duval et ses élèves procurassent une étude exhaustive du système calendaire et une reconstitution quasi-intégrale de ce vénérable document (voir les revues *Études Celtiques*, tomes 10 et 11, *Études indo-européennes* No 5) (1).

Aujourd'hui, l'usage de ce calendrier dans la vie courante est techniquement possible. Il va de soi, néanmoins, qu'il ne faut pas se faire d'illusions pseudo-mystiques, même rebaptisées pompeusement «ésotériques» et «Traditionnelles» (avec un T hyper-majuscule): nous ne savons pas



Divin et humain
se mêlent dans l'âme
celtique, comme le ciel
et la terre qui se
confondent
dans la brume,
comme la vie et la mort
figés dans l'éternité
des pierres levées
(ci-contre :
le mégalithe organique
de Dingle, dans le comté
de Kerry, en Irlande).



L'auteur de «Kapital»

et ne saurons jamais ce que le clergé celtique mettait exactement dans ses rituels. Les derniers druides continentaux ont disparu au cinquième siècle, au plus tard, sans rien nous léguer eux-mêmes de leur doctrine et ceux d'Irlande ne leur survécurent guère: dès le huitième siècle leur nom était pratiquement synonyme de «sorcières». Tout néo-paganisme ritueliste n'est que construction moderne et n'est surtout pas le fruit d'une prétendue tradition à travers les âges, encore que le nombre de charlatans qui le professent et de gogos qui les suivent soit relativement considérable.

Cela dit, on peut être, non pas néo-païen, mais simplement païen, refuser le monothéisme des quatre religions du Livre (*Tôrâh, Évangélie, alQûran, Das Kapital*) et fonder son éthique sur l'honneur et non une morale du péché ou du ressentiment. A condition, alors, de savoir qu'un système calendaire n'est qu'un cadre que l'on emplit soi-même de ses propres valeurs, on peut vouloir se réapproprier des rythmes enfouis au plus profond de l'inconscient racial, réapprendre, comme les anciens Celtes, que l'opposition semestrielle de *samon* («estivals») et de *giamon* («hivernals») remonte aux plus anciens souvenirs de nos peuples, *in illo tempore* où les ancêtres des Indo-européens vivaient avec Kronos dans le monde blanc des Iles au nord du monde ou l'année ne comptait qu'un jour et une nuit...

(1) P.M. DUVAL (Dir), *Recueil des Inscriptions gauloises*, tome III, P.M. DUVAL et G. PINAULT, *Les Calendriers*, Paris 1986.

Gouven PENNAOD

SAM: XIII: MDCIII: AL:

LE NOUVEAU FRONT

Bernard GESTIN

*Le fils parlait avec courage, les yeux fixés sur son père:
«Rappelle-toi que le peuple a une âme. Il est Dieu, lui
aussi, mais il ne le sait pas».
Le fils parlait avec courage, les yeux fixés sur son père.*

Nikos Kazantzaki
(«L'Odyssee» - Chant I, p. 40, Ed. Richelieu, 1968.)

Voici à nouveau venu le temps du courage. Il ne s'agit pas du courage physique, celui-ci, grâce aux Dieux, n'a jamais fait défaut en Bretagne, mais du courage intellectuel, moral, denrée plus rare - oh combien!

Nous avons personnellement connu le temps (encore vers la fin des années soixante) où le fait de s'affirmer de nationalité bretonne et d'en extraire, sous une forme quelconque, le prestige de souveraineté de son peuple, nous faisait passer sur le champ - au choix - pour un *barjo* dangereux, à conduire le plus rapidement possible à Quimper (*), ou, bien pire, pour un *facho*, sombre héritier de ceux qui auraient voulu revenir à l'époque de la Duchesse Anne et couper les oreilles aux paysans. C'était l'époque où on vous expliquait, posément mais bravement, qu'il fallait d'abord, pour esquisser l'anathème, se dire *de gauche, socialiste*, ou bien encore *anti-colonialiste*, pour se voir simplement reconnaître le droit de «l'ouvrir».

Seuls quelques-uns ne marchèrent pas dans la combine, car ils la concevaient indigne d'eux-mêmes, de leurs prédécesseurs, de l'Idée qu'ils avaient de leur pays et de sa cause. Ils connurent alors, après d'autres, les joieuses d'un cordon sanitaire très efficace et la tristesse des poignées de main qu'on refuse.

Cela ne les empêcha toutefois pas de travailler, ni de continuer à croire, mais les affermit au contraire dans leur détermination.

Cela leur donna simplement la hauteur et le recul qui seyaient; cela fit d'eux, dans leur solitude forcée, quelque chose comme les nouveaux aristocrates du peuple.

On nous disait aussi qu'il fallait devenir *partisan*, c'est-à-dire *sectaire*, et pratiquer l'exclusion comme un bel art, en oubliant que le combat breton venait de plus loin que tout cela, qu'un *risorgimento* national n'avait jamais été le fait d'une caste, d'une couche sociale ou d'une quelconque faction - fût-elle la plus désorganisée ou la plus instruite - mais l'œuvre de générations successives et solidaires, et que la droiture de comportement, pour cette raison, était le plus sûr moyen d'atteindre son but en la matière.

Bref, il fallait que l'abcès fut vidé.

Il semble maintenant qu'il le soit à peu près: les *jeunes-vieux* sont devenus carrément *ringards*, et l'affaire, sauf pour ceux dont l'âme est irrémédiablement mutilée, est entendue.

Le rideau se lève maintenant sur l'acte suivant. Il reste à mettre les pendules à l'heure. Quelle est la nouvelle donne, quelle doit être notre attitude?

(*) Siège de l'hôpital départemental psychiatrique pour hommes du Finistère.

L'acquis du mouvement breton d'après-guerre, pour insuffisant qu'il soit, n'en reste pas moins très important:

- vulgarisation générale du concept d'identité bretonne distincte.
- acceptation quasi-générale de son corollaire immédiat: l'idée d'une autonomie plus ou moins étendue.
- affirmation du breton en tant que langue moderne et «langue de culture à part entière», tant grâce aux efforts des linguistes nationaux, qu'aux militants du breton à l'école et à ceux du breton-langue officielle.

C'est vrai, mais l'arbre ne doit pas cacher la forêt; la Bretagne actuelle, on ne peut guère le nier, est aujourd'hui peuplée en majeure partie de «Ouestons», et l'acculturation, la Franco-Américanisation véhiculée par la télévision, les radios et le reste, progresse à pas de géants.

Nos enfants, pour ceux d'entre nous qui ont le bonheur (de plus en plus rare, si l'on en croit les courbes statistiques) d'en avoir, portent jeans et sweat-shirts marqués E. T. ou University of California, écoutent Michael Jackson (idole de 60% des jeunes Français selon un sondage récent) et mangent du fast-food chez O'Kitch. Cela n'est pas très brillant dans le genre «renouveau culturel».



DAZORC' HIDIGEZ (RÉSURRECTION)
(Moulet gant BREIZ ATAÖ)



Il faut dire à leur décharge que la «culture», pour nos militants bretons des sixties et seventies, n'avait guère été, dans la majorité des cas, qu'un concept creux, une coquille vide et une structure en trompe-l'œil, même lorsqu'on la recouvrait de triskells et de B. Z. H.

Là où le bât blessait, c'est qu'on ne s'était pas ou peu interrogé sur le sens et la valeur profonde des formes culturelles bretonnes que l'on cherchait à promouvoir. C'est ainsi que, là où il fallait créer, innover, bouleverser, on s'acharnait à vouloir faire revivre des coutumes (dialectes, danses, etc.) irrémédiablement marquées par la séculaire décadence de la société bretonne.

Le populisme, certes difficile à éviter totalement, mena ainsi des bataillons de «progressistes» aux attitudes suffisamment réactionnaires... Cela explique suffisamment, malgré l'idolâtrie qu'on lui portait, que le «peuple» — qui n'est tout de même pas si stupide — n'ait pas suivi.

Pendant tout ce temps-là, nous avons réfléchi, nous avons travaillé, nous nous sommes fiés à nos intuitions, et tout ce que nous voyons autour de nous démontre que nous avions raison.

Comme un des grands du mouvement l'écrivait avant-guerre: «La Bretagne a parfois l'odeur de ces humides escaliers rennais qui sentent le pipi de chat, ou de ces sacristies où on chatre les jeunes mâles à la lueur des cierges».

Aujourd'hui, la torpeur et la veulerie intellectuelle régnant presque sans partage dans notre pays nous font vomir — la maison Breizh, même par vent de Sud-Ouest, sent le renfermé et parfois même le pourri — et il n'est guère qu'en ses endroits mythiques que nous nous retrouvons, car là, au Tuchenn Gador, à Brocéliande, ou à Landevenneg, le sol, le ciel et l'eau nous parlent toujours. Poursuivant l'œuvre de Gwalarn et de Breiz Atao, il est maintenant grand temps, ouvrant les fenêtres, de laisser enfin entrer le vent et la lumière.

*
*
*

Disons tout net, dès l'abord, que le prosélytisme politique et le militantisme racoleur ne seront jamais notre affaire. Tels les enracinés voyageurs, les désinstallés que furent ou que sont les Segalen, les Kerouac, les Grall, les Keineg, les Kenneth White, les Werner Herzog, les John Boorman ou les Kazantzaki, nous n'avons pas et nous n'aurons jamais de camelote à fourguer, car nous ne nous adressons ni à un électoralat, ni à des consommateurs de slogans.



Le Petit Dieu bretonne grand. On voit déjà dans son geste le...
...de cette zone de grande en...
...de cette zone de grande en...



La communauté formée autour de la revue *Diaspad* et du *Kelc'h Maken Wledig* est un *clan*: elle est une sorte de tribu au sein de laquelle se re-trouvent des Bretons libres. La grande illusion, en effet, est de croire que des superstructures d'Etat (pour reprendre - et inverser - l'analyse marxiste) suffisent à «libérer» quasiment malgré eux l'individu ou le peuple: bien au contraire, la conquête des libertés extérieures (territoire, exercice de la souveraineté d'Etat, officialité des formes culturelles, etc. passe nécessairement et *préalablement* par la libération du monde intérieur spécifique, dans une perspective de dépassement.

Nietzsche pouvait ainsi annoncer: «*Deviens ce que tu es*». Ajoutons pour notre part que, si la soumission commence dans les esprits (voir en Bretagne l'influence du clergé et des instituteurs jacobins), il en est de même pour la libération.

Roparz Hemon (*Ur Breizhad adkavout Breizh*, Ed. Al Liamm, 1972, p. 190) affirmait dès 1977: «*Saveteet e vo Breizh en deiz m'non bezo krouet, daoust d'an holl hag a-enep an holl, ur vabehz vroadel e Breizh... Hag e lavarit: Kement-se ne c'hell ket bezan hep ar frankiz politikel... Bezit dimec'h gounezet e vo ar frankiz politikel hep re a brezegennoù a-raok ma vo sevenet an hanter-est kement-se*».



On ne «libère» pas les gens administrativement, ni même, non plus, militairement. Olier Mordrel, que d'aucuns s'acharnent encore à qualifier de «fasciste» osait dire, dans *Stur*, le 28 mars 1942: «*Il nous reste à reconstituer la communauté bretonne, qui n'existe encore que lorsque nous sommes réunis. Et ce n'est pas la généralisation de l'obéissance passive, ni l'usage exclusif de la contrainte qui y parviendront.*

Je ne crois pas qu'une minorité de policiers ou de gendarmes au brassard herminé puisse parvenir, en mettant des pistolets sous le nez des gens, à leur donner le cœur d'être Bretons, ni à faire reflourir les us, les lettres et les arts. Dieu nous garde d'un Etat breton qu'on ferait marcher malgré lui, comme on a essayé de mettre la Guyanne en valeur. Le rendement serait aussi mauvais et le spectacle nous ferait regretter la douceur de vivre que nous avons quand même un peu connue.

L'exemple de l'Irlande est là pour nous rappeler qu'une «révolution» presque entièrement axée sur le militaire (deuxième fonction), et intellectuellement phagocytée par le clergé, ne débouche sur rien d'intéressant. Aujourd'hui, si nous voulons rétablir une véritable société bretonne, il nous faudra savoir, créant de nouveaux comportements, alterner la chaleur humaine propre aux hommes de notre communauté (et à toutes les sociétés ayant encore un pied dans la tradition) et l'insolence, qui est une nouveauté.

Car, qu'on le regrette ou qu'on s'en félicite, nous ne pouvons qu'être insolents. Il s'agit là d'un

simple réflexe vital, salutaire, dans la société de plus en plus abjecte qui nous est imposée par les marchands et les idéologies déracinées.

La communauté, en effet, est avant tout un *corps social*. Lorsqu'on en tue l'esprit, ses organes meurent, puis se diluent; là où fonctionnaient auparavant des organes harmonieusement reliés entre eux, ne stagne bientôt plus qu'une flaque nauséabonde d'atomes se heurtant sans se trouver. L'organisme est mort, lui succède une *mécanique*, celle des fluides.

A la vie succède la mort, comme la masse succède à la communauté du peuple.

•••

Dans un premier temps, en effet, tel un vaccin, notre insolence, jaillie de notre dégoût, nous préservera de cette société marchande, décevante et déréalisante où tout égale tout et son contraire, où tout a un prix, mais où rien n'a de valeur. Mais alors, direz-vous, dans quel sens nous diriger?



Nous avons parlé, au début de cette réflexion, de *courage*. Il fallait, en effet, du courage, dans les années cinquante et soixante pour s'affirmer Breton. Il va falloir aujourd'hui, à nouveau, en faire la preuve.

Rendons-nous à l'évidence: un nouveau front est ouvert, où les militants bretons devront nécessairement se battre au rang qui leur revient naturellement: le premier, c'est du combat pour l'Europe dont il s'agit.

Dès la fondation du *Parti autonomiste Breton*, en 1921, l'*Emsav* avait affiché son désir de voir s'établir une Europe fédérale, unie et solidaire, où les petits peuples (par la taille) auraient leur mot à dire, ayant valeur de modèles; c'était l'époque où les Petru Rocca, les Abbé Gantois ou les Paul Schall retrouvaient avec chaleur leurs frères bretons au congrès de Breiz Atao, à l'heure où les chauvinismes d'Etat déchiraient les Européens entre eux.

De même, après la seconde guerre mondiale, toutes les organisations bretonnes alors créées affirmèrent avec force leur volonté fédéraliste européenne.

Dans l'éditorial du numéro 14 (juin 1962) de la revue *Ar Vro*, Per Denez écrivait: «*Depuis ses origines, le mouvement breton moderne a été en faveur d'une organisation fédérale de l'Europe. Il y a travaillé effectivement et efficacement en établissant des liens d'amitié et de collaboration entre les petits peuples et les minorités d'Europe occidentale. Et de longues études ont établi la doctrine bretonne en matière d'unité européenne: les entités réelles, vivantes que sont les nations doivent toutes, grandes ou petites, être dotées des mêmes prérogatives, pouvoirs et compétences politiques et, pour les questions d'intérêt général, se fédérer dans le cadre européen.*

A l'Europe des Etats (...), nous opposons l'Europe des nations dans un fédéralisme libérateur. La prise en main par les Bretons de leurs propres affaires s'inscrit ainsi naturellement dans le cadre d'une réorganisation générale de l'Europe.

C'était normal: tout ce qui pouvait aller dans le sens d'une unité européenne ne pouvait qu'affaiblir le centralisme français et, par contrepoids, alléger le poids de ce centralisme sur notre pays. Mais il faut quand même ajouter que le calcul d'intérêt géopolitique n'était pas la seule raison de ce comportement.

Nous avons souvent été frappés, et nous ne sommes pas les seuls, par le nombre de «profs» d'anglais, d'allemand, voire d'espagnol ou d'italien que l'on côtoie dans l'Emsav. Il est en effet rare que la prise de conscience bretonne de la plupart d'entre nous n'ait pas été déclenchée par un séjour en Galles, Irlande, Allemagne, Espagne ou ailleurs où, grâce à l'absence du carcan français ambiant, nous pouvions enfin nous retrouver tels qu'en nous-mêmes: Bretons et Européens.

Nous sommes nombreux, de notre génération d'après-guerre qui avons fait l'amour avec l'Europe, la parcourant sans répit, en stop, durant nos congés scolaires, du Nord au Sud et de l'Ouest à l'Est.

Beaucoup d'entre nous ont même poussé leurs prérogations, j'allais dire leur quête aux autres continents, aux autres civilisations.

Ils y découvrirent deux vérités:

1. L'Europe est une dans sa diversité.
2. Il n'y a de dialogue, d'échange véritable possible avec les autres peuples que s'il y a respect réciproque des identités.

Ce dernier point est fondamental: il reste encore des utopistes, naïfs, mal-informés ou des idéologues de l'aplatissement universel qui prônent bêtement la suppression des frontières. Cela peut fort bien paraître kitsch, mais, en ce qui nous concerne, nous avons toujours ressenti une émotion intense à chaque passage de frontière, particulièrement lorsque nous entrons dans un pays inconnu; nous nous disons à chaque fois que cette ligne magique marque le territoire d'un peuple distinct, dont les mœurs, les comportements, les arts vont réveiller en nous l'étonnement, en provoquant tour à tour notre admiration ou notre répulsion.

Il est d'ailleurs loisible de distinguer – schématiquement – deux sortes de voyageurs, mis à part ceux qui circulent «pour affaires», de «jet» en «jet»: ceux qui sont mus par la soif de découvrir et ceux qui, brisés par le nihilisme contemporain, partent pour se perdre, autre forme de suicide. La vision d'Européens de vingt ans, drogués, malades et amaigris, vieilliss, mendiant dans les ruelles de Bombay est affligeante – pour l'image que nous voulons bien nous donner de nous-mêmes, le partage du repas des paysans rajpoutes ou wolofs, dans la chaleur humaine et la noblesse authentique des cultures traditionnelles, à l'inverse, est sain et revigorant.

Le Tiers mondisme classique avait un péché originel: l'auto-dévaluation des Européens par eux-mêmes, cherchant le rachat dans une identification maladroite – tournant souvent à la singerie – à des peuples pré-supposés «purs» de tout appétit de puissance, etc., prototypes bibliques des «bons sauvages» dépeints par Rousseau, un racisme à rebours, en quelque sorte.

La réalité, toute différente, en a agité plus d'un et, comme l'a très bien montré Philippe de Baleine dans son livre truculent «Le Petit Train de brousse», l'utopisme déçu s'est souvent mué en racisme primaire.

Il n'est d'ailleurs besoin, pour bien s'en convaincre, que d'observer les thèmes actuellement propagés par des écrivains comme Pascal Bruckner, ou des organismes comme «médecins sans frontières», qui, fustigeant les cultures différenciées rendues responsables de tous les maux du Tiers monde, prônent maintenant la dé-structuration, puis leur insertion dans la techno-structure occidental-américaine.

En tous les cas, en ce qui nous concerne, nos idées à cet égard ont été forgées par l'expérience de notre lutte pour la Bretagne, intimement liée à celle de nos voyages: l'Internationalisme commun, celui des Marxistes, des Socio-chrétiens ou des libéraux mercantiles est régi par le même objectif, celui de faire régresser les hommes de cette planète au modèle unique «idéal», de les rendre «aptés au développement» ou à la consommation, au choix.

De cet homme gris, impalpable et indifférencié, nous ne voulons pas, car, de même qu'il faut de

l'air chaud et de l'air froid pour établir un courant d'air, de même l'échange et le dialogues véritables entre les peuples naissent de la rencontre d'ethnotypes différenciés, sur les ruines des messianismes homogénéisants, dans l'enracinement de chaque culture sur son propre territoire.

Revenons maintenant à l'Europe. Nous avons dit que l'Emsav avait joué un rôle puissant de précurseur contre les idéologies universalistes, de droite ou de gauche, en France (nous ferons d'ailleurs un autre jour et une nouvelle fois le procès de l'universalisme français, intrinsèque à la constitution de la nation française et qui en traverse les diverses composantes politiques). Nous savons aussi que, de toutes ses fibres (en faisant toutefois la part des modes ou de tel point de vue réduisant l'Europe à une superstructure purement économique (1)), la perspective bretonne a été, très tôt, une perspective européenne. Nous pouvons maintenant ajouter que l'ennemi idéologique de la Bretagne, ennemi des peuples de culture des cinq continents, est également celui de l'Europe dans son ensemble.

*

La Civilisation celtique «classique» fut, à certains égards, l'humus de l'Europe. De Vienne à Leiden, en passant par Milan, Bonn ou Londres (2), les grandes villes de notre continent portent souvent des noms celtiques. Essentiellement culturel, l'empire celtique a recouvert la quasi-totalité de l'Europe occidentale, avant de perdre sa cohésion sous les poussées romaines, puis germaniques.

Halstatt – la ville du sel (halen / holen en breton) – est au cœur de notre Europe et, lorsqu'on s'arrête à Hermagor (Carinthie autrichienne), on est au confluent du monde slave, du monde german et du monde latin, mais en plein cœur de l'Europe celtique de l'antiquité.



Ces deux joyaux de l'art celtique comptent parmi les plus belles pièces de la grande exposition de Sieyr, en Autriche, sur la culture de Halstatt, «première forme d'unité européenne».



Guerrier celtique de la civilisation de la Tène (Narodni Muzeum, Prague)

Cette Europe, structurée par les Romains, puis marquée par l'empreinte chrétienne, n'a guère retrouvé d'unité politique depuis lors, même si sa culture a pu s'affirmer et s'épanouir brillamment pendant des siècles, portée par son dynamisme propre.

(1) Even Gwalereg pouvait ainsi affirmer sans rictus, dans le no 13 de «Sav Breizh» - Cahiers du combat breton :

«Ce n'est pas en eux-mêmes que les travailleurs sont Européens, c'est le capitalisme qui les fait tels».

(2) Vienne - Vindobona - Leiden - Lugdunum - Bonn - Bona, etc.

C'est ce dynamisme créateur de l'Europe, ce bouillonnement permanent de la culture européenne depuis l'antiquité jusqu'à la période moderne, qui fait aujourd'hui l'objet d'une entreprise systématique d'étouffement; c'est cet étouffement qui, s'il persiste, entraînera inexorablement la disparition pure et simple à plus ou moins long terme de notre monde, de notre paysage ethnique, de notre univers mental.

*

Domniee à l'Est par la force politico-militaire de l'U.R.S.S., l'Europe y est devenue depuis 1945 partie intégrante de l'Empire soviétique; pour sa partie Ouest, elle fait l'objet des appétits américains qui trouvent facilement sur place les relais politiques, financiers ou médiatiques leur permettant d'assurer chaque jour davantage leur emprise.

Nous n'insisterons pas ici sur l'aspect financier ou économique de cette emprise (rôle de l'étalon-dollar dans les paiements internationaux; stratégie des entreprises multinationales nord-américaines, etc.), mais plutôt sur son aspect politique et surtout culturel.

Au plan politique, tout d'abord, quitte à vouloir démontrer une évidence, rien n'a guère changé depuis Yalta: l'Europe des douze, fondée sur l'idée d'un union économique, reste encore pour cette raison précise une *Europe en trompe-l'œil*, et le fait même que l'on retrouve à Strasbourg, coiffés d'une casquette «européenne», les politiciens traditionnels siégeant dans nos parlements nationaux n'est pas pour augurer favorablement de cette «Europe politique» version Bruxelles.

Dans la pratique, tout se passe comme si les classes politiques faisaient tout pour empêcher l'avènement nécessaire et vital d'un espace politique, culturel et économique européen intégré, pouvant faire concurrence, par sa taille, sa population, son industrie et sa puissance militaire, à l'U.R.S.S. et aux U.S.A.

C'est en ce sens que l'état politique de l'Europe de 1985 est le produit direct des *Accords de Yalta*, auxquels nos politiciens se sont parfaitement accommodés depuis 40 ans.



Yalta.

Concours de beauté pour hommes: «Mister America». Simulacre affadi et étalage obscène de fausse puissance. Modèle et miroir de la civilisation occidentale, l'Amérique prétend, avec le Reaganisme, combler le vide laissé par la gauche sur le terrain intellectuel. Résultat: du muscle, mais pas d'idées. Et même les muscles sont foux.

Il faut savoir, à ce sujet, qu'il existe une vaste campagne de désinformation, visiblement orchestrée, dont le but est d'empêcher les Européens d'envisager, même furtivement, l'éventualité d'une quelconque unité politico-militaire de l'Europe.

Nous avons été nous-mêmes témoins, lors d'un séminaire de responsables financiers tenu en R.F.A., de ce type d'entreprise: un conférencier nord-américain avait été invité pour la circonstance à traiter le thème suivant: «éventualité du déclenchement d'une guerre en Europe; compte-tenu de ce risque, quels placements conseiller à vos clients?».

Durant les trois heures d'exposé, accompagné de diapositives décrivant l'état des forces militaires en

présence, etc., le mot *finlandisation*, tel un anathème, a dû être prononcé une trentaine de fois par le conférencier.

Seules deux hypothèses furent avancées:

1. L'Europe allait tomber, inexorablement, sous la domination militaire, puis politique, etc., des soviets.

2. L'Europe, pour échapper à cette menace, devait s'intégrer encore davantage au monde américano-occidental, au *Pacte Atlantique*, et accepter en particulier un renforcement de la couverture nucléaire des U.S.A.

Pour donner consistance à ce *chantage*, et comme il s'agissait d'un symposium économique-financier, l'orateur concluait en soulignant le caractère précaire et aléatoire de toute prospective à plus de deux ou trois ans, compte-tenu du danger de conflit limité* en Europe.

Une seule orientation possible en matière d'investissements: acheter des titres américains, japonais, voire australiens, etc., l'avenir à court terme de l'Europe étant par trop risqué...



Une poignée de mains entre les deux Grands. Et que la troisième session du sommet commence!

Cet agit-prop style CIA, fort heureusement, n'eut pas l'effet escompté, tel intervenant demandant naïvement s'il ne valait pas mieux *carrement* émigrer dès à présent Outre-Atlantique, tel autre s'interrogeant sur les avantages matériels et financiers potentiels qui résulteraient pour les U.S.A., d'une destruction éventuelle de l'Europe — horresco referens!

A aucun moment, l'idée que les Européens pouvaient assurer eux-mêmes leur défense n'avait été évoquée... Cette arrogance, qui place de plus en plus notre continent au rang d'un *Tiers monde*, industrialisé, certes, mais d'un *Tiers monde* tout de même, mineur politiquement, devrait avoir pour nous l'effet d'un électrochoc salutaire.

Au plan culturel, il devient presque impossible de recenser tous les *viols* dont l'Europe est la victime. Qu'il nous suffise de rappeler simplement qu'à chaque fois qu'un produit américain est lancé, il l'est toujours, systématiquement, au moyen d'une *blitzkrieg* financière, avec l'appui de masses considérables d'argent, qu'il s'agisse de films (*E.T.*), de «musique» (Michael, et maintenant Jermaine Jackson, Prince, etc.), de modes de vie (l'ouverture simultanée de centaines de restaurants *fast food*), de mode vestimentaire, etc.

Plus grave encore, le *système américain* a trouvé sur place, chez les pseudo-intellectuels type Gluksmann, Sorman, Bernard-Henri Lévy, etc., ainsi que dans les *media* (telles radios libres, le journal *Liberation*...) les *collabos* dont il avait besoin pour justifier idéologiquement son emprise. New-York devient le dénominateur commun, par-delà gauche et droite, de cette intelligentsia de la trahison, qui milita pourtant, naguère, dans les *comités vietnam de base* et pour le soutien aux *Khmers rouges*.

*«Limité» pour tout le monde, sauf bien entendu pour les victimes désignées: les Européens.

Voici un exemple de cette prose quotidienne recueillie dans *Libé* (dont on ne saurait trop recommander la lecture) : 3-4 décembre 1983, Editorial de G. Dupuy consacré à la *marche des Beurs* : « Il n'existe plus en 1983 de grand pays moderne qui ne soit un melting-pot, et les deux super-grands donnent l'exemple (...) l'émergence du pacifique est inséparable du devenir-métis de l'humanité (...) Les Beurs (...) marchent pour nous, précisément parce que nous avons perdu les moyens de dire « nous » et qu'ils nous rappellent, sans mots inutiles, à notre destin d'égalitaires ».

Du même Gérard Dupuy, *Libération*, 8 mai 1984 : « L'îlot Chalon n'est à Paris que la dernière en date des inductibles copies du Lower East Side new-yorkais, référence obligée (...) Aux Etats-Unis, depuis longtemps, le racisme se nourrit du commerce de la drogue (...) une des grandes forces de la démocratie américaine est d'avoir un peu pacifié, sinon résolu, cet affrontement fantasmagorique. Puisque la France se prend pour un pays moderne, il est grand temps qu'elle se mette au travail ».



l'Europe



l'armée rouge



Le messie hollywoodien

Sur le *smurf*, dans *Libé* de 9 février 1984, Christine Perrot annonce : « Le problème est le même pour les jeunes Beurs antillais de nos banlieues que pour les Porto-Ricains du Bronx ou les Jamaïcains de Brixton : le fait que tous se détournent de leur culture nationale pour adopter un langage commun aux laissés-pour-compte des grandes métropoles est significatif (...) on ne voit pas pourquoi il n'y aurait pas en France, un jour ou l'autre, l'équivalent du bouillonnement de New-York. Bien sûr, nos graffiti sont un peu nuls au regard de ceux du métro de New-York (...), etc. ».

Une insertion publicitaire de Mc Donald's France insiste : « Se sentir bien chez Mc Donald, plus qu'une notion de confort, c'est une philosophie pour ses dirigeants, persuadés que leur formule de restauration correspond à un phénomène socio-culturel inhérent à nos rythmes de vie moderne et aux besoins qu'ils suscitent ».

L'office du tourisme des Etats-Unis, enfin, ose affirmer clairement récemment sans pudeur : « Venez aux U.S.A., pour voir ce que l'Europe sera dans dix ans ! ».

Il faut remarquer, tout particulièrement, qu'il est un thème chéri de nos « new-yorkistes », c'est celui de la récupération des populations déplacées, et particulièrement des jeunes de la « 2ème génération », dans la « nouvelle culture métis » qu'ils appellent de leurs vœux. C'est ainsi que l'idée de défendre les identités arabes, berbères, négro-africaines, etc., de ces populations est maintenant entièrement dépassée, voire suspecte de « racisme ».

Non : le modèle, la voie nécessaire et obligatoire, c'est l'Américanisation !

On comprendra, à ce titre, que les revendications basques, corses ou bretonnes qui furent un temps à la mode, soient maintenant complètement « out », sinon carrément réactionnaires, les militants bretons, en particulier, étant considérés comme des « maniaques de l'identité ».

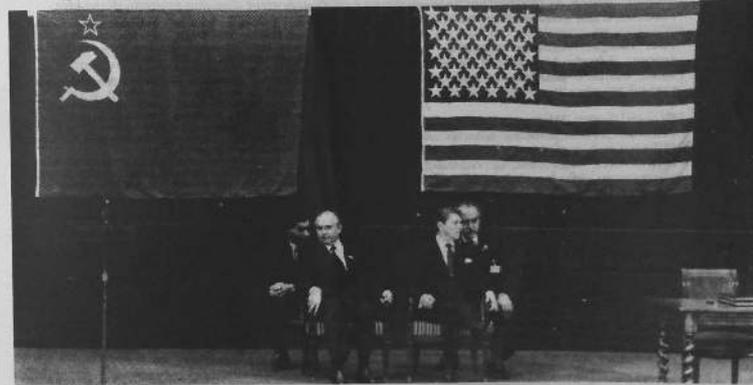
Nous voilà donc au point de départ, et les militants bretons de gauche, qui se sont imaginés pendant 15 ans, benoîtement, qu'Universalisme et Autonomisme ethnique pouvaient se conjuguer sur le même mode, doivent être bien déçus.

C'est sans doute qu'une nation ou un continent ne se battent pas uniquement pour des intérêts économiques, mais par les valeurs des seuls marchands pour qui tout à un prix mais rien n'a de valeur. C'est qu'ils ont besoin pour perdurer d'un destin collectif et communautaire. Je dirai même d'un rêve. Ou d'une mystique.

En ce sens, de quelque façon qu'on les juge, les pays du monde arabe et de l'ensemble musulman sont certainement mieux armés que nous pour affronter l'avenir. Ils croient.

Il est temps, en Europe, de rendre à César ce qui est à César et aux marchands ce qui leur revient : la troisième place dans la hiérarchie des valeurs indo-européennes, étant entendu que le « marchand » n'est pas pour nous celui qui fait profession de vendre et d'acheter mais celui dont le comportement et les réflexes intellectuels se fondent sur l'esprit de lucre, les arrière-pensées de l'individualisme bourgeois et le reniement des héritages « non-rentabilisables et non-rationnels ». Il y a aujourd'hui des « marchands de cultures » comme il y a des « marchands de sommeil ».

Aussi ne s'agit-il pas de choisir entre le camp occidental et le camp soviétique : ce sont les deux visages de la même pseudo-idéologie, fondée sur la même justification morale : la réalisation d'une société mondiale réduite à son plus petit commun dénominateur : l'« Homme » abstrait et indifférencié du meilleur des mondes. C'est bien une croyance. A nous de lui en opposer une plus puissante et plus neuve.



Nous savons que les empires s'effondrent et que les civilisations sont mortelles. La nôtre n'est pas loin de sa fin. Voici venir la marée du soir. Ce n'est donc qu'en nous-mêmes que nous trouverons la force de combattre et de transmettre notre héritage. On ne peut, en effet, que se détourner des supports qui véhiculent l'idéologie occidentale, que refuser cette télévision qui se satisfait bêtement des plus affligeants navets US, parachevant ainsi l'œuvre de déculture menée par tous les établissements d'enseignement de ce pays, que refuser cette musique des *shams* qui fait de nous des colonisés heureux et domestiqués. Pour combien de temps encore?..

Pourtant il arrive que l'espoir se profile à l'horizon.

En 1981, sortit sur les écrans l'un des plus beaux films de la dernière décennie : *Excalibur*, l'épée d'Arthur.

Les foules avaient vibré, les critiques applaudis, et ce fut pour nous la preuve que les « masses » peuvent être réceptives à un autre univers que celui de *Dallas*.

Et puis, hélas, ce fut la désillusion. C'est qu'un film, comme un livre ou un disque, dans ce monde réductionniste, devient un produit. Le sacré ayant totalement disparu de la sphère culturelle, l'œuvre d'un artiste n'a plus de valeur autre que marchande. Sur le moment les foules s'emballent, se ruent sur la « gamelle culturelle », et puis s'en suit l'amnésie. Le gouffre total. Jusqu'au jour où les médias annoncent la nouvelle ventrée, les dents de la mer troisième édition ou l'*As des As*, pour citer le summum de la culture occidentale.

Mais alors, où en sommes-nous, que faire ?

Tout d'abord, comme cela a été esquissé plus haut, il nous faut nous donner une éthique. L'insolence, que nous avons mentionnée, ne suffit pas, elle ne peut être, au mieux, qu'un mouvement de défense, une réaction d'auto-protection.

Il s'agit, encore une fois, de nous *re-trouver* en tant que Bretons, mais aussi, aujourd'hui, en tant qu'Européens, et seule la conquête préalable de notre monde intérieur, de notre « Empire », nous permettra de donner une forme à notre mythe.

Hommes de la plus grande mémoire, nous sommes aussi, tant par choix que par nécessité, des modernistes, car nos racines nous poussent vers l'espace ; Nikos Kazantzaki, le Crétois, écrivait ainsi en 1927 (dans *Ascèse*) : *« ta tête est une fosse de sang, les ombres des morts y accourent en troupeaux afin de s'y abreuver et revenir à la vie... mais toi, élime et choisis, choisis celui qui doit être rejeté dans les enfers de ton sang, et celui qui est digne de remonter sur la terre. Allège le sang boueux des ancêtres, compose en paroles leurs cris, clarifie leur volonté, élargis leur front étroit et buté. Voilà quel est ton second devoir. Car tu n'es pas simplement un esclave. Avec toi est née une nouvelle chance, et le grand cœur ténébreux de ton Peuple est secouru par un nouveau frisson de liberté. Que tu le veuilles ou non, tu es porteur d'un élan nouveau, d'une idée nouvelle, d'une nouvelle souffrance. Enrichis la terre paternelle en les y ajoutant. »*

Pour dissiper, enfin, les pesanteurs moites qui nous étouffent et les ahurissements qui nous égarent, il faudra bien un jour que les meilleurs décillent leurs yeux, qu'in puissant mouvement de fond, culturel, politique et spirituel à la fois, remue de fond en comble les hommes et les mentalités, abruti par tant de siècles de soumission.

Il nous faudra dès à présent, tout en reconnaissant les Nôtres, ceux des générations passées et ceux du présent, tout en inventant de nouveaux comportements et de nouvelles règles de vie, affirmer nos appartenances et nos solidarités, non pour nous exclure du monde tels de jeunes anachorètes, mais bien au contraire, pour libérer notre personnalité, bretonne, celtique et européenne, dans la richesse de ses spécificités et de ses paradoxes.

Il nous faudra, sans doute, autant détruire ou modifier radicalement, que construire, afin que les mauvaises herbes n'étouffent plus les jeunes pousses. Et puisqu'il nous faut choisir des valeurs, une éthique, nous choisirons celle de la vie, celle de l'homme immémorial : la lutte, le courage, sans espoir vain, mais aussi sans faiblesse, sans dureté inutile, mais aussi sans pitié excessive ; nous aimerons nos amis et nos proches, mais nos ennemis devront bien se garder car nous ne les épargnerons pas et nos clans sauront se protéger.

Notre choix, enfin, sera celui du *Beau*, car, seul, au tréfond, c'est lui qui nous anime, celui du *Puissant*, car, seule, la puissance donne la pérennité. Relevant nos mythes fondateurs, il s'agira, somme toute, de *tisser le cocon de notre propre métamorphose*.

Bernard GESTIN



Ceinture-reliquaire trouvée à Moylough (Sligo)

LA PERTE D'ÂME

Thierry GWIGOUREL

L'Europe traverse une crise grave, l'une peut-être parmi les plus sérieuses qu'elle ait connues au long de son histoire. Une crise plus grave que les épidémies, les guerres de religion, les génocides et les révolutions, une Grande Peste d'un genre nouveau et presque imparable.

De tous les drames des temps passés, l'Europe s'était tant bien que mal remise. Mais aujourd'hui, les soubresauts de l'Europe des marchands et la « crise économique » qui signe leur impuissance ne seraient sans doute pas si graves s'ils ne s'accompagnaient de ce mal plus profond : la *perte d'âme*, à la fois symptôme et cause de la faiblesse actuelle de notre continent. Ne nous faisons pas d'illusions. Nous vivons l'ultime phase d'une civilisation à l'agonie, qui ne parvient pas à se reconnaître elle-même et ne trouve plus au fond des sanctuaires les ressources d'un nouveau destin.

La question est posée : pourquoi des Etats essouffés, qui n'ont plus de conscience de leur destin, se battraient-ils ?

A quoi bon se battre, en effet, quand le sentiment du *destin* ne vous anime plus ? Les Etats occidentaux qui ne raisonnent plus qu'en terme d'*économie* seraient bien de se souvenir que tout redressement économique dépend de facteurs d'un autre ordre, et notamment d'une volonté proprement politique, ordonnatrice du sentiment populaire. La psychologie des grands essors économiques se fonde sur une foi et une mystique, par sur l'abandon aux « lois du marché » international, qui est toujours *la loi des autres*.

Ici commence l'Europe.



Nos cris d'alarme ne sont pas nouveaux. Depuis des lustres, nous exprimons notre inquiétude face à un monde qui se soucie comme d'une guigne des valeurs culturelles et des identités populaires qui les supportent. La Société anonyme triomphe des communautés historiques. Dans notre siècle gris et indifférent, tout intérêt et toute passion sont condamnés. Cette absence de mouvement, cet *anti-vitalisme* qui achève l'agonie du Politique nous prouve que la société occidentale entre lentement dans le *non-être*, qu'elle est condamnée à disparaître. Même économiquement.

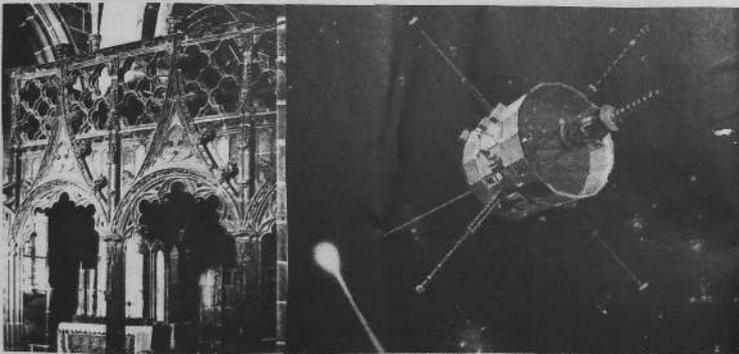
Excalibur est oubliée, et avec elle Arthur, et encore Merlin, Viviane, Morgane, et tant d'autres, condamnés à errer dans le purgatoire du reniement européen.

Et cependant, dans tous les domaines culturels et artistiques, et plus spécifiquement dans les arts nouveaux, nos dieux et notre héritage font leur réapparition.

Oh, timidement, et ils sont encore noyés dans le flot des farces importées d'outre Atlantique. Mais ils sont là.

Ils vivent et ils vibrent l'espace d'un instant par la magie du dessinateur, ou par la caméra du metteur en scène. Ils ne sont ni mièvres, ni bêtement folkloriques. Dans les albums d'Hugo Pratt où Corto Maltese, celtic par son père, côtoie tout un monde d'elfes, de korrigans, de dieux et de demi-dieux, dans les B.D. de Deschamps et Auclair qui font revivre Dahud la patenne, ou dans le superbe film de Michel le Bris intitulé «La Ville d'Ys», notre univers mental est partout, commençant à intéresser des gens qui ne sont pas des archéologues ni des nécrologues poussés.

FR3 a diffusé récemment un film islandais inspiré d'une Saga du 10ème siècle. C'était à la fois beau et saisissant. De la vie communautaire aux pratiques rituelles et religieuses, du rôle et des désirs de la femme libre dans les sociétés «Barbares», tout était dit, avec la sobriété qui sied aux grandes œuvres. On était loin d'Excalibur. Ici, tout était magie et suggestion: la brime même du Nord conférait aux images cet onirisme que l'on ne trouve que dans les chefs d'œuvres. Pas de grands mots. Pas de grandes phrases. Seulement le bruit du vent et les prières murmurées par le clan. La vie des origines.



Le Falquet
Le jubé en pierre de Karsanton.

Le satellite va passer à 8000 kilomètres seulement de la comète de Giacobini-Zinner.

Le temps d'avant le temps. Et quelles puissances évocatrices atteignent dans ce dépouillement des phrases telles que «tout meurt, et toi aussi tu mourras, seul demeure le renom que tu t'es fait»...

Qu'elle était loin la confusion superficielle des fresques hollywoodiennes.

Oui, nous avons tout un héritage à transmettre à nos fils et aux fils de nos fils. Et nous avons des artistes et des créateurs, des bardes et des aèdes, des troubadours et des ménestrels. Leurs voix ne se sont pas encore tuées, cette *saga* en est la preuve. Mais demeure la lutte, le combat incessant contre tout ce qui nivelle, lamine, rabougrit, contre toutes les idéologies universalistes qui font fi des cultures, et pour lesquelles l'homme se réduit à la simple dimension de l'espèce.

L'Europe de 1984 ressemble étrangement à l'empire romain des 3ème et 4ème siècles en voie d'indifférenciation ethno-culturelle; elle a renié ses mythes, hâfoué ses dieux, laissé profaner ses

sanctuaires, et les actions conjointes de l'«idéologie des Droits de l'Homme», de l'universalisme marxiste et d'un néo-christianisme axé sur le retour aux sources, achèvent de la désensibiliser et de lui voler son destin.

Nous crevons d'une perte d'âme. A tel point que la honte d'être Européen s'exprime partout, aussi bien chez les anciens que chez les jeunes. D'où vient cette volonté d'auto-culpabilisation?

Oui nous a fait ainsi? Pourquoi cette honte de nous-mêmes, quand d'autres peuples et d'autres continents affirment fièrement leur volonté de vivre et de lutter?

Tout, actuellement, se passe comme si l'Europe voulait *sortir de l'histoire*. Pareille à l'empire de Constantin, elle abdique devant le discours des autres; elle cède devant les pressions des autres, et quand, lasse d'un matérialisme et d'un rationalisme rancis, elle glane quelques bribes de sacré, c'est encore chez les autres qu'elle entend se ressourcer. Or, ce qui est bon pour un peuple ne l'est pas forcément pour les autres, et les générations de Katmandou s'en sont revenues la tête basse et le regard résigné, n'ayant pas trouvé en Orient l'Eldorado qu'elles escomptaient.

C'est peut-être que cet Eldorado-là ne se trouve ni dans les bouges du Népal, ni chez les sectateurs d'Hare Krishna mais ici, quelque part entre Brasparts et Brennilis, ou encore au large de Douarnenez, dans la ville d'Ys où rêve Ahes Dahud, la princesse au regard océan et aux cheveux d'algues vertes.

Tant que l'Europe n'aura pas compris que c'est en elle-même que sont ses forces, elle souffrira de cette étrange hémorragie que constitue la perte d'âme, et s'acheminera lentement vers sa sortie de la scène historique, de la manière dont meurent les grands empires.

Thierry GWIGOREL

Lancement d'une fusée Ariane, en Guyane. Un exploit de l'industrie aéronautique française, et un exemple de collaboration européenne. Un protectionnisme intelligent et sélectif favoriserait le développement, en Europe, des technologies de pointe. Associé à une vigoureuse politique de demande publique, il stimulerait ainsi l'économie nationale, très menacée par le libéralisme mondial. Le développement du potentiel industriel de l'Europe exige donc la maîtrise des échanges extérieurs et le contrôle du marché intérieur. Et, surtout, le refus de la logique marchande de la rentabilité à court terme.



Le « Kreisker » à Saint-Pol-de-Léon, chapelle municipale où se réunissait « la congrégation et assemblée générale de MM. les nobles, bourgeois, manans et habitants ».

LE DECLIN (SUITE)

Yann-Ber TILLENON

Le gros de l'Opposition politique et les secteurs les plus actifs de l'actuelle majorité convergent à toute vapeur vers ce point oméga du désir occidental. Nous allons vers un libéralisme absolu, rénové, idéologiquement totalitaire, qui confondra - qui confond déjà - toutes les tendances de l'arc pseudo-politique de ce pays. Après le détour révolutionnaire des XIXème et XXème siècles, c'est une régression sans précédent. On en revient pour ainsi dire au moment inaugural de la modernité, aux phantasmes du Siècle des Lumières, marqué par la laïcisation des thèmes majeurs du judéo-christianisme dans la philosophie bourgeoise. Nous assistons au retour en force de la Raison, du Progrès, de l'Humanité, de la Civilisation, de l'Individu, de la Transparence, du Bonheur, du Bien-être, entités au service du Dieu immatériel qui les a produites. Tous ces thèmes sont cohérents, ils ne sont pas une addition provisoire. Ils sont une *vision de la vie*, une conception du monde. Voilà où nous allons: après le désarroi des grandes tentatives historiques, chaudes et porteuses d'action, on retourne à la Caisse d'Épargne.

C'est le *regressus ad uterum* des Jacobins et des Libéraux de droite, des sectateurs de la religion christianomorphe des Droits de l'Homme, des laïcs progressistes et des partisans du One-world américain. Nous assistons à un gigantesque bégaiement de l'Histoire. Ce retour n'est pas un reniement. C'est un retour vers la source, vers la définition première de la modernité, et l'aveu d'un profond désenchantement, d'une relative impuissance; mais cette alliance idéologique renouvelée est forte des retrouvailles qu'elle scelle et de l'unanimité qu'elle introduit. La France, «principe moral» (Michel Debré dixit), commémorante de 1984, vit dans un relatif enthousiasme la redécouverte de 1789. Un 89 idéal bien sûr, un 89 qui n'aurait pas oublié ce qu'il doit à Locke, Mandeville, Adam Smith, un 89 qui se souviendrait sans complexes de sa filiation chrétienne et célébrerait par là-même son origine biblique.



Edith Cresson à Disneyworld en avril 84.

Du *Figaro-Magazine* à *Libération* s'est constitué le nouvel espace médiatique de la religion libérale-libertaire, tout entier tourné contre l'homme du lieu et la souveraineté du peuple. Nous vivons l'acceptation du marché mondial, l'atlantisme débridé. Il y a conformité sur l'essentiel entre Pauwels et July, en passant par tous les autres, tous ceux dont Bernard-Henry Lévy est la bonne conscience morale (son bréviaire vient d'obtenir le prix Médicis). Nous touchons au fond du libéralisme intégral.

C'est précisément cet essentiel qui nous condamne. Devant le système qui se met en place et qui représente la plus gigantesque coercition jamais exercée contre les peuples, tout doit s'incliner. Tous les peuples-de-culture, de tous les continents, de toutes civilisations, doivent sacrifier au credo de l'universalisme marchand. La situation de politique instaurée à Yalta et bétonnée à Helsinki entérine l'esclavage de l'Europe et le règne du transnationalisme marchand. C'est pour cela que tous les peuples d'Europe sont condamnés,

que leurs langues et leurs cultures se transforment en autant de *gadgets* dépourvus de significations profondes, que le *melting-pot* est devenu l'idéal d'une société désarçonnée et dépouillée de ses héritages populaires.

Peut-on réagir contre ce monstrueux totalitarisme intellectuel, politique, idéologique? Devant l'impuissance du politique, il faut innover, il faut reconnaître le concept forgé au XIXème siècle par Joseph de Maistre: le domaine métapolitique. Ethymologiquement, le métapolitique



Cérémonie de signature hier à Matignon: Michael Eisner, patron de Walt Disney, est encadré par Laurent Fabius et Edith Cresson.

se tient à côté, ou mieux au-dessus, au-delà du politique. Se livrer à une activité métapolitique n'est donc pas contourner le politique, encore moins éviter le cœur de la vie civique, mais reconnaître ce qui est au cœur de toute activité humaine, une idéologie, une pensée, une vue-du-monde. Il faut reconnaître un nouveau modèle de comportement social. Le pouvoir *réel*, aujourd'hui, ne relève pas essentiellement d'instances politiques frappées de paralysie: l'essentiel ne se joue pas à l'Assemblée nationale, et un journaliste a plus d'importance qu'un député. Même si l'appareil d'Etat conserve, bien entendu, des pouvoirs spéciaux, ce sont des reliquats.

Par une évolution historique propre au libéralisme de l'Etat-Providence, l'instance moderne du politique a choisi de ne pas faire de politique! Elle se contente de la gestion. Nous ne voulons pas gérer l'Occident. Aussi nos choix sont-ils *culturels*. Ce sont des choix *essentiels*.

Le sociologue américain Talcot Parson a bien démontré dans quel réseau de dépendance le politique s'inscrit par rapport au culturel. Il a bien montré, en conséquence, que lorsqu'on vise une fin, une puissance, c'est la culture qu'il faut viser.

Les investissements de type culturel sont extrêmement nombreux, et il y a de nombreux fronts à ouvrir, des lignes de résistance à bâtir. Ceux qui pratiqueront, sous le signe de valeurs choisies et reconnues, ce travail de redressement culturel n'auront besoin que d'être entendus. Ils savent que dans leur peuple, un peuple qui ne doit pas devenir une masse informe, vibre encore une sensibilité qui peut entrer en contact avec la leur, ou qu'ils peuvent éveiller par un long travail d'écho.

Alors nous pourrions ensemble aller jusqu'au bout de notre démarche: la renaissance de l'Europe celtique, la renaissance de son impérialité traditionnelle.

Yann-Ber TILLENON

Une nouvelle association Kelc'h Maken Wledig (La Bretagne à Paris)

03/06/83

Il y a 1600 ans, l'armée romaine de l'île de Bretagne proclamait empereur son chef, Maximus, qui venait de vaincre les Pictes et les Scots. La situation de l'empire romain d'occident était critique : les barbares, sur tous les fronts, menaçaient le « limes » (la frontière) et l'incapable Gratien n'était qu'un jouet entre les mains de l'évêque Ambroise. Entraînant avec lui la jeunesse de Bretagne, il passa sur le continent, accompagné, dit la légende (qui n'est peut-être pas aussi mythique qu'on le croyait il y a encore vingt ans), de Conan Meriadec, son lieutenant. Pendant cinq ans, les Brittons veillèrent au salut de l'Empire, des rives de l'Armorica au Rhin. Ces troupes ne revinrent jamais en Bretagne, mais s'installèrent en masse en Armorique, où, depuis ce temps est devenue la Bretagne.

C'est pour commémorer le souvenir de la fondation de la nation bretonne que s'est créé le cercle Maken Wledig, nom sous lequel Maximus l'Empereur a traversé les siècles de culture galloise et, la tradition voulant que le débarquement ait eu lieu près de Sibiri, l'assemblée solennelle de fondation se tint au château de Keruzere, le jour de la Pentecôte.

Kelc'h Maken Wledig est une association culturelle et traditionnelle d'études celtiques. Il entend mener un combat idéologique indépendant de toute affiliation partisane. Au dix-neuvième siècle, la

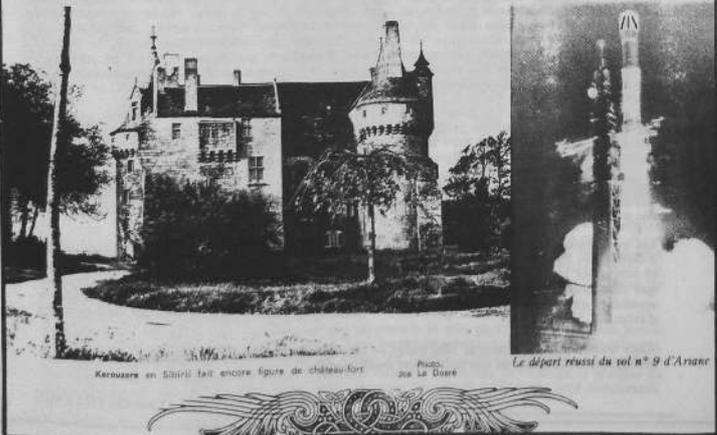
prise de conscience bretonne fut provinciale, locale ; au vingtième se développa un sentiment national, étroitement lié au trapézoïde breton ; nous pensons que la Bretagne, qui n'est plus rien, sinon un terme géographique aux frontières contestées, ne pourra redevenir quelque chose, et elle-même avant tout, que si elle reprend conscience de sa vocation impériale qui fut le moteur des soldats de Maken. Comme eux, comme plus tard avec Nevenoeu, créant le royaume breton par fidélité envers l'empereur contre lequel se révoltait le roi de France, nous inscrivons comme notre but suprême « la réappropriation de l'empire romain » que nous voulons celtique. Notre langue de travail est le breton, mais nous ne sommes pas au service de la langue bretonne : nous nous servons d'elle, ce qui est exactement le contraire de ce que font les associations culturelles innombrables qui prétendent la défendre. Nous sommes néanmoins conscients du fait que le caractère technique de nos travaux nous contraint d'utiliser un breton « élaboré » (c'est le sens du mot « sanskrit »), éloigné des parlers des ultimes locuteurs natifs et c'est pourquoi, outre un bulletin intérieur en breton, nous diffuserons notre pensée à travers des idiomes véhiculaires. Actuellement, notre revue, Diaspad (15, rue de la Gaîté, 75014 Paris) est rédigée en français, mais des ac-

cords ont été passés pour une diffusion en allemand, italien et anglais par des cercles proches de nous. Comme toute société traditionnelle, elle est hiérarchisée : les Impétrants sont dits « mabineion » (soit « disciples ») et ce n'est qu'après probation que l'on parvient à la dignité de « drev », forme d'évolution phonétique normale en breton de l'ancien celtique « druid ».

Les travaux, à ce jour, ont essentiellement porté sur la religion celtique ancienne et l'éducation de termes culturels de fondement, mais nous n'avons pas vocation à jouer le rôle d'une société d'histoire et d'archéologie : chacun des membres traitera de problèmes concrets avec lesquels il est familier de par sa profession.

Lors de la cérémonie de la Pentecôte, neuf « drevion » et sept « mabineion » ont été reçus. L'âge moyen des impétrants est de trente et un ans, ce qui manifeste la jeunesse et la vitalité du cercle. Outre les réunions d'étude, un déjeuner-débat est prévu chaque trimestre sous le patronage d'une personnalité connue. Le premier fut ainsi présidé par l'écrivain et homme politique breton Olier Mor-dral. Ces rencontres sont ouvertes à toute personne, bretonne ou non, qui en fera la demande à l'adresse citée plus haut.

Diaspad, 4 numéros 80 F, à l'ordre de Kelc'h Maken Wledig.



Keruzere en Sibiri fait encore figure de château-fort

Photo. 206 Le Dore

Le départ réussi du vol n° 9 d'Arnan

Nom Prénom

Adresse

Profession Age

souscrit un abonnement d'un an (4 numéros) à DIASPAD CCP 113 787 4 A. PARIS à partir du numéro et verse ce jour la somme de (1)

A Le

Signature

(1) Abonnement normal : 80 FF abonnement de soutien : à partir de 160 FF

Nous avons besoin de votre aide. Devenez efficace: Vous pouvez devenir Adhérent du CERCLE MAKSEN WLEDIG. Vous aurez la possibilité de participer à nos cours de langue, à nos diners-débats, à nos conférences, de publier vos travaux dans DIASPAD etc... Il vous sera, ensuite attribué le titre symbolique de DREV (druide) par le Gourzev KADVAN du collège de Bretagne. Renvoyez-nous la demande d'adhésion suivante accompagnée du formulaire de virement automatique de 1% de votre salaire mensuel. Nous sommes mus par le seul souci de continuer l'œuvre entreprise et de la perfectionner. Nous vous remercions à l'avance de la confiance que vous voudrez bien nous accorder

Signature: Nom Prénom.....

Adresse.....

..... Tel.....

Profession..... Age.....

Je désire devenir Disciple-Adhérent de l'association culturelle CERCLE MAKSEN WLEDIG déclarée selon la loi du 1er Juillet 1901 - JO du 7 mai 1983.

Niveau en breton: supérieur. moyen. élémentaire. aucun. (1) J'aimerais publier en breton, français (1) des textes littéraires, scientifiques, historiques, sociologiques, (1).

Fait à..... Le..... signature,

(1) Rayer la mention inutile.

FORMULAIRE DE VIREMENT AUTOMATIQUE

Nom.....Titulaire du compte No.....

Prénom.....Banque.....

Adresse.....Nom et adresse de l'agence.....

.....

.....Tel.....

Messieurs,

Veuillez avoir l'obligeance de bien vouloir effectuer un virement mensuel

.....Francs, au profit de KELC'H MAKSEN WLEDIG

Compte No 10207 00022 04022022422 36

CCP de la B.I.C.S : 1675179 C.PARIS.

Je désire que ce virement ait lieu le de chaque mois, à partir de la date

suivante.....et ce jusqu'à nouvel avis de ma part.

Fait à..... Le..... SIGNATURE.....

Goulven Pennaod au cercle Maksen Wiedig

Samedi 14 avril, se déroulait la quatrième conférence de philologie celtique du grand celtisant Goulven Pennaod, au local de Kervreizh, 43, rue Saint-Placide, 75006 Paris.

Goulven Pennaod, grâce à sa grande érudition et sa célèbre et sympathique simplicité, rend ses cours passionnants et faciles à suivre. A partir de l'étude d'un poème breton tiré de « An noueolou ancien ha devot », un texte breton de 1650 qu'il vient de traduire en français par les Éditions Preder, il nous faisait remarquer, entre autres choses captivantes, que Roue, en breton venait de roi en français qui venait lui-même d'une racine indo-européenne commune Reg que l'on retrouve sous la forme Rajah aux Indes et qui était simplement Ri en vieux breton, Rix en gaulois, Rex en latin, Ri a disparu quand les Bretons ont perdu leur propre roi et reconnu le Roi de France comme le leur, avec son titre. Les hommes imaginent les mots selon leurs besoins et aussi, ils suivent leurs élites, nous rappelait Goulven Pennaod, comme l'élite est simplement la catégorie sociale « dirigeante » au sens très large du mot, sans préjuger de sa légitimité et qu'en fait, l'élitisme désigne toute doctrine qui entend réserver à une « élite », le monopole d'une détention, d'une consorciation, d'une production, etc.

Il s'en suivit un débat très intéressant sur l'élitisme. Philippe Jouet précisait que élite et élitisme sont des termes assez neutres. Tout groupe humain, quel qu'il soit, est pourvu d'une élite et applique, à quelque niveau, partiellement ou non, consciemment ou non, explicitement ou non, l'élitisme. Les Bretons se sont francisés parce que leurs élites sont francisées exactement comme les Français s'américanisent du fait de l'américanisation de leurs élites. Les Bretons se rebretônneront

si leurs élites deviennent bretonnantes. Nous comprenons mieux l'intérêt des conférences du cercle Maksen Wiedig et particulièrement celles de Goulven Pennaod.

Yann-Ber Tilenon nous précisait que le problème était en fait celui de la légitimation de l'élite. L'éthologie humaine nous enseigne d'ailleurs que la hiérarchisation des sociétés génère des élites. Les sociétés égalitaires, ajoutait-il, appliquent l'élitisme quoiqu'elles le refusent théoriquement, d'où les schizophrénies sociales. D'autre part, influencées par l'économisme libéral ou socio-marxiste, elles réduisent l'élite aux classes économiques.

Bernard Gestin et Mlle Dominique Cavalier nous faisaient remarquer que la société contemporaine manifeste d'ailleurs une réticence à une indispensable circulation des élites, du fait de cet économisme, mais aussi d'une trop grande rationalisation des processus de sélection sociale. La démocratisation ralentit la promotion sociale, de même que la culture de masse qui en résulte empêche le recrutement des élites populaires virtuelles. Ainsi, disaient-ils, c'est pour cela que le cercle Maksen Wiedig se prononce pour une égalité des chances, pour une aristocratie tolérante et pour le regroupement de l'élite avec la seule aristocratie digne de ce nom : une aristocratie basée sur la conscience des devoirs et donc sur l'idée de service communautaire. Les élites actuelles, était-il conclu, ne correspondent pas généralement à une hiérarchie fonctionnelle satisfaisante pour la Bretagne et pour l'Europe.

Les cours de formation du cercle Maksen Wiedig sont ouverts aux membres adhérents, le samedi, à 16 h 30 : breton élémentaire ; 17 h 30, philologie celtique ; à Kervreizh. Tous renseignements complémentaires : cercle Maksen Wiedig, 15, rue de la Gaité, 75014 Paris.